Magie et Mysticisme

DANS un intéressant article publié récemment ici même (nº de mars 1931), M. J. Marquès-Rivière, a très justement signalé les dangers et les illusions auxquels sont exposés ceux qui se livrent à la pratique de la magie. Nous croyons qu'il ne sera pas inutile de revenir sur cette question, pour préciser et compléter sur certains points les indications déjà données, car il importe de ne laisser subsister aucune équivoque.

Les dangers dont il s'agit sont spécialement graves pour les Occidentaux, et cela pour deux raisons au moins, dont la première est leur tendance à attribuer une importance excessive à tout ce qui est « phénomènes », comme en témoigne par ailleurs le développement qu'ils ont donné aux sciences expérimentales ; et, s'ils sont si facilement séduits par la magie, c'est que celle-ci est bien, elle aussi, une science expérimentale, si différente qu'elle soit de celles que l'enseignement universitaire connaît sous cette dénomination. Il ne faut donc pas s'y tromper : il s'agit là d'un ordre de choses qui n'a en lui-même absolument rien de « transcendant » ; et, si une telle science peut, comme toute autre, être légitimée par son rattachement aux principes supérieurs dont tout dépend, suivant la conception générale des « sciences traditionnelles », elle ne se piacera pourtant qu'au dernier rang des applications secondaires et contingentes, parmi celles

qui sont le plus éloignées des principes. C'est ainsi que la magie est considérée dans toutes les civilisations orientales : qu'elle y existe, c'est un fait qu'il n'y a pas lieu de contester, mais elle est fort loin d'y être tenue en honneur comme se l'imaginent trop souvent les Occidentaux, qui prêtent volontiers aux autres leurs propres tendances. Au Thibet même, aussi bien que dans l'Inde ou en Chine, la pratique de la magie, en tant que « spécialité », si l'on peut dire, est abandonnée à ceux qui sont incapables de s'élever à un ordre supérieur ; ceci, bien entendu, ne veut pas dire que d'autres ne puissent aussi produire parfois, pour des raisons particulières, des phénomènes extérieurement semblables aux phénomènes magiques, mais le but et même les moyens sont alors tout autres en réalité. Du reste, pour s'en tenir à ce qui est connu dans le monde occidental, que l'on prenne simplement des histoires de saints et de sorciers, et que l'on voie combien de faits similaires se trouvent de part et d'autre ; et cela montre bien que, contrairement à la croyance des modernes « scientistes », les phénomènes ne sauraient rien prouver par eux-mêmes.

Maintenant, il est évident que le fait de s'illusionner sur la valeur de ces choses en augmente considérablement le danger, et ceci nous amène à la seconde des deux raisons que nous mentionnions tout à l'heure : cette raison, c'est l'ignorance où sont les Occidentaux, en l'absence de tout enseignement traditionnel, de ce à quoi ils ont affaire en pareil cas. Même en laissant de côté les bateleurs et les charlatans si nombreux qu'a justement stigmatisés M. Marquès-

Rivière, ceux qui veulent essayer d'étudier ces phénomènes, n'ayant pas de données suffisantes pour les guider, ni d'organisation constituée pour les appuyer et les protéger, en sont réduits à un assez grossier empirisme ; ils agissent comme des enfants qui voudraient manier des forces redoutables, et, si de fâcheux accidents en résultent, il n'y a pas lieu de s'en étonner.

En parlant ici d'accidents, nous voulons surtout faire allusion aux risques de déséquilibre auxquels s'exposent ceux qui agissent ainsi : ce déséquilibre est en effet une conséquence trop fréquente de la communication avec ce que M. Marquès-Rivière appelle le « plan vital », et qui n'est en somme pas autre chose que le domaine de la manifestation subtile. L'explication en est simple : il s'agit là exclusivement d'un développement de certaines possibilités individuelles ; si ce développement se produit de façon anormale, désordonnée et inharmonique, il est naturel et en quelque sorte inévitable qu'il doive aboutir à un tel résultat, sans même parler des réactions des forces de tout genre avec lesquelles l'individu se met inconsidérément en contact. Nous disons « forces », sans préciser davantage ; nous préférons ce terme, si vague qu'il soit, à celui d'« entités », qui risque de donner lieu trop facilement à des « personnifications » plus ou moins fantaisistes. Ce « monde intermédiaire » est d'ailleurs beaucoup plus complexe et plus étendu que le monde corporel ; mais l'étude de l'un et de l'autre rentre, au même titre, dans ce qu'on peut appeler les « sciences naturelles », au sens le plus

vrai de cette expression ; vouloir y voir quelque chose de plus, c'est, nous le répétons, s'illusionner de la plus étrange façon. Il n'y a là, disons-le nettement, absolument rien d'« initiatique », et il s'y rencontre même, d'une façon générale, beaucoup plus d'obstacles que d'appuis pour parvenir à la véritable connaissance, surtout pour des êtres soumis à cet attrait des phénomènes qui est un des caractères de l'Occidental moderne.

Certains, après s'être livrés à cette recherche des phénomènes plus ou moins extraordinaires, finissent cependant par s'en lasser, pour une raison quelconque, ou par être déçus, et il arrive souvent que ceux-là se tournent alors vers le mysticisme, qui, lui, est chose tout occidentale ; c'est que, si étonnant que cela puisse sembler à première vue, celui-ci répond encore à des besoins ou à des aspirations du même ordre. Assurément, il peut sembler que le mysticisme ait un caractère plus élevé que la magie ; mais, si l'on va au fond des choses, on peut se rendre compte que la différence n'est pas si grande : là encore, il s'agit de « phénomènes », visions ou autres, manifestations sensibles et sentimentales de tout genre, avec lesquelles on demeure toujours exclusivement dans le domaine des possibilités individuelles. C'est dire que les dangers d'illusion et de déséquilibre sont loin d'être dépassés, et, s'ils revêtent ici des formes quelque peu différentes, ils n'en sont peut-être pas moins grands pour cela ; ils sont même aggravés, en un sens, par l'attitude passive du mystique, qui laisse la porte ouverte à toutes les influences qui peuvent se

présenter, tandis que le magicien est tout au moins défendu jusqu'à un certain point par l'attitude active qu'il s'efforce de conserver. Les conséquences fâcheuses de la passivité sont trop évidentes pour qu'il y ait lieu d'y insister ; on les trouve portées à leur degré le plus extrême dans un cas comme celui de la médiumnité ; nous ne voudrions certes pas établir la moindre assimilation, ni même la moindre comparaison, entre médium et mystiques, mais il faut bien reconnaître que ce caractère de passivité est commun aux uns et aux autres. De là vient aussi que le mystique, presque toujours, est trop facilement dupe de son imagination, dont les productions, chez lui, viennent se mêler aux résultats réels de ses « expériences » d'une façon à peu près inextricable. Pour cette raison, il ne faut pas s'exagérer l'importance des « révélations » des mystiques, ou du moins, on ne peut pas les accepter sans contrôle ; ce qui fait tout l'intérêt de visions comme celles d'Anne-Catherine Emmerich, puisque M. Marquès-Rivière a cité cet exemple, c'est qu'elles sont en accord, sur de nombreux points, avec certaines données traditionnelles ; mais ce serait une erreur, et un renversement des rapports normaux, que de vouloir trouver là une « confirmation » de ces données, qui n'en ont d'ailleurs nullement besoin, et qui sont, au contraire, la seule garantie que les visions en question sont autre chose qu'un simple produit de la fantaisie individuelle.

Nous venons de dire qu'il n'y a rien d' « initiatique » dans la magie ; nous pouvons redire la même chose pour le mysticisme ; nous n'entendons pas par là

déprécier des choses dont la valeur, quoique toute relative, peut être encore considérable à certains points de vue, mais il convient de les mettre à leur place et de ne pas faire de confusions. La connaissance initiatique et véritablement transcendante est autre chose que tout cela ; sans aucune trace de « phénoménisme » ni de « sentimentalisme », elle ne relève que de la pure intuition intellectuelle, qui seule est aussi la pure spiritualité.

René Guénon.

Mesr, 10 dul-hijjah 1349 H. (El-Aïd el-Kebir).

Errata. — Numéro 136, avril 1931 :

Page 199, ligne 12, lire *principiel* au lieu de principal.
Page 201, ligne 6, lire *actuel* au lieu de naturel.